

L'art de raconter des histoires *Smoke* de Wayne Wang

Marco de Blois

Numéro 78-79, septembre–octobre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Blois, M. (1995). Compte rendu de [L'art de raconter des histoires / *Smoke* de Wayne Wang]. *24 images*, (78-79), 88–88.

L'ART DE RACONTER DES HISTOIRES

par Marco de Blois

Une somme de 5 000\$ perdue lors d'un *hop-up* passe entre les mains de quelques personnes. Ces dernières ont en commun de vivre un spleen urbain et sont liées de diverses manières à un modeste marchand de tabac de Brooklyn, certaines comme clients, d'autres comme amis. Voilà ce qui nous est raconté dans *Smoke*: une simple histoire de transfert d'objets. Le procédé n'est peut-être pas très neuf, mais Wayne Wang et le scénariste-écrivain Paul Auster lui donnent une tournure à tout le moins originale. C'est un film tout en finesse et en intelligence ce qui, en période estivale, nous change des gros machins décérébrés.

Le récit se divise en cinq chapitres dont chacun adopte le point de vue d'un des personnages principaux. Toutefois, les auteurs ne succombent pas à la tentation de l'éclatement en plusieurs sketches, façon *Short Cuts*. Plutôt, ils respectent rigoureusement une unité d'espace (New York) et de temps (l'été 90), la boutique de cigares servant en quelque sorte de lieu de rassemblement. Résultat: jamais aucun personnage n'est mis de côté en faveur d'un autre. Il y a un souci de ne pas les hiérarchiser et peu importe le moment du film, on sait que tous poursuivent leur existence, ne serait-ce que dans le hors-champ. La caméra est à hauteur d'homme et la réalisation dégagée de tout artifice, les comédiens sont formidables, et le scénario enfile avec une aisance déconcertante des coups de théâtre parfois stupéfiants mais qui jamais n'apparaissent laborieux.



L'acte de raconter pour le seul plaisir de la chose.

Ces gens sur qui la solitude pèse comme une chape de plomb recherchent désespérément la compagnie de leurs prochains. Mais comme la solitude leur sert aussi de refuge, ils ont des rapports de société difficiles. Alors, que font-ils ? À défaut de communiquer librement, ils se racontent des histoires, certaines fausses, d'autres non. Ils font le récit de leur vie, confient leurs tourments, s'inventent des châteaux en Espagne. Ce besoin compulsif de raconter n'importe quoi, semblent dire les auteurs, témoigne d'un comportement mythomane qui compte pour beaucoup dans ce que les grandes villes peuvent avoir de déprimant. Bien entendu, cette observation se fait avec légèreté – après tout, nous sommes en face d'un drame captivant, pas d'un essai de critique sociologique. L'acte de narrer doit ici être ludique, pas névrotique. Néanmoins, on ne peut nier qu'il résume en soi le propos de *Smoke*.

La démonstration en est faite dans la formidable scène de la fin, simple champ-contrechamp d'une telle fixité et d'un tel plaisir de durée qu'elle constitue un morceau d'exception dans le cinéma américain. William Hurt, écrivain en panne, écoute Harvey Keitel (quel duo!) lui raconter une anecdote qu'il prétend avoir vécue et dont il lui offre de s'inspirer. Que cette histoire, la dernière du film, soit vraie, on n'en est pas tout à fait sûr, mais cela n'a pas réellement d'importance, puisque ce qui lui donne son ton de joie libératrice, c'est que l'acte de raconter, pour une fois, n'a comme justification que le seul plaisir de la chose. ■

SMOKE

États-Unis 1995. Ré.: Wayne Wang. Scé.: Paul Auster. Ph.: Adam Holender. Mont.: Maysie Hoy. Mus.: Rachel Portman. Int.: William Hurt, Harvey Keitel, Stockard Channing, Harold Perrineau Jr., Giancarlo Esposito, Ashley Judd, Forest Whitaker. 112 minutes. Couleur/noir et blanc. Dist.: Alliance.